

**TRADUIRE DELEUZE**

Multitudes n°29 [online]

PAUL PATTON [ENTRETIEN AVEC LOUISE BURCHILL]

**Rendre fond, *losing ground***

Louise Burchill : Traducteur de *Différence et répétition* (dont l'édition en langue anglaise est parue en 1994), vous avez également traduit *Rhizome* en 1981, lequel – si je ne me trompe pas – fut le premier texte de Deleuze publié en Angleterre, bien que des traductions des livres sur Sacher-Masoch et Proust, suivies de celle de *L'Anti-Œdipe*, soient parues aux Etats-Unis dans les années 70. De ce fait, votre activité en tant que traducteur de Deleuze s'étend d'un bout à l'autre de la période de réception des textes de Deleuze dans les pays anglophones. Or, l'on ne peut que s'étonner du fait que la traduction que vous avez effectuée de *Différence et répétition* ne soit parue que vingt-six ans après la publication de ce texte en France. Ainsi, de tous les textes majeurs de Deleuze (à l'exception de *Qu'est ce que la philosophie ?*, dont l'édition en langue anglaise est parue également en 1994 – soit trois ans après le texte original), *Différence et répétition* fût le dernier à être publié en anglais. Pourriez-vous nous expliquer le contexte dans lequel vous avez été amené à traduire ce texte et, si possible, les raisons pour lesquelles il n'a pas été traduit plus tôt ?

Paul Patton : Sur le plan personnel, c'est par hasard que j'ai été amené à traduire *Différence et Répétition*. Cette histoire commence autour de 1988, juste après la traduction de *Mille Plateaux* en 1987. J'avais déjà traduit (avec Paul Foss) la version originale de *Rhizome*, qui est parue dans une revue

Anglaise en 1981<sup>1</sup>. À l'époque je m'intéressais plutôt à l'œuvre politique de Deleuze et Guattari, ainsi qu'à celle de Foucault. Donc, j'avais proposé à la maison d'édition anglaise Athlone de traduire le *Foucault* de Deleuze, ne sachant pas qu'il y avait déjà une traduction en cours. Or il s'est trouvé qu'Athlone cherchait un traducteur pour *Différence et Répétition*, dont ils venaient d'acquérir les droits d'une maison d'édition américaine en faillite. Ils m'ont proposé alors d'entreprendre ce travail, ce que j'ai accepté volontiers. Il y eut une période de négociation du contrat où j'ai dû soumettre une traduction échantillon d'une trentaine de pages, puis, par la suite, j'ai mis 4 à 5 ans à terminer le projet. Comme vous le savez bien, c'est un texte difficile qui pose un certain nombre de problèmes pour le traducteur. Ces difficultés, ainsi que l'histoire antérieure du transfert des droits de la maison d'édition américaine à Athlone expliquent en grande partie le délai dans la traduction de ce livre.

**Louise Burchill** : En se rapportant toujours à l'historique de la traduction des livres de Deleuze en langue anglaise (les premiers textes traduits étant, ainsi que je viens de le rappeler, les livres sur Sacher-Masoch et Proust, en 1971 et 1972 respectivement, suivis de *L'Anti-Œdipe* en 1977), pourriez-vous décrire la réception de la pensée de Deleuze dans les pays anglophones ? Je pense, par exemple, au fait que bien des commentateurs anglo-américains des années 1980 ont caractérisé l'œuvre de Deleuze comme « une critique de la métaphysique », en accentuant le côté « philosophie du désir », libertaire, de sa pensée.

**Paul Patton** : Il est vrai que la réception de la pensée de Deleuze a été en retard par rapport à celle de ses contemporains comme Derrida, Foucault, Lyotard et autres. Et c'est surtout *L'Anti-Œdipe* qui a marqué l'image de Deleuze qui circulait jusqu'à la fin des années 1980 lorsque la traduction des livres sur l'histoire de la philosophie a ouvert d'autres perspectives sur son œuvre, à part la réception plus restreinte

---

<sup>1</sup> Cf. *Ideology & Consciousness*, n° 8, spring 1981: "Power and Desire: Diagrams of the Social".

dans certains milieux littéraires d'ouvrages tels que *Proust et les signes*. Toutefois, à partir de ce moment-là, la réception de Deleuze a pris mille chemins différents : parmi les disciplines littéraires, arts visuels, études de cinéma et des médias, mais aussi les études culturelles, sciences politiques et même la philosophie. Un éditeur de Continuum (la maison d'édition qui a acquis Athlone et, donc, tous les ouvrages traduits en Angleterre) m'a dit il y a quelques années que le livre de Deleuze qui se vendait le mieux était *Cinéma II : L'image-temps*. Comme l'a bien remarqué Barbara Godard (*Semiotic Review of Books* 15.3, 2005), la traduction de l'œuvre de Deleuze n'a jamais été sous le contrôle de l'auteur ou d'une maison d'édition unique, mais s'est trouvée l'objet d'une concurrence libre impliquant des traducteurs et des éditeurs venant de diverses disciplines et de partout dans le monde anglophone (l'Angleterre, les Etats-Unis, l'Australie, le Canada). De ce fait, la réception aussi a été très diverse. Pendant les années 1980 et 90, il n'y avait que peu d'intérêt philosophique pour Deleuze. J'avais l'espoir que la traduction de *Différence et Répétition* susciterait des études plus approfondies sur la pensée philosophique de Deleuze et sur le rapport que son œuvre entretient avec celles de ses contemporains, tels que Derrida, dont *De la Grammatologie* est paru à la même époque. Cet intérêt n'a émergé qu'à partir des années 1990, avec la publication d'études sur Deleuze et Spinoza, Deleuze et Heidegger etc.

**Louise Burchill** : Dans la préface que vous avez écrite pour l'édition en langue anglaise de *Différence et répétition*, vous relevez les problèmes de traduction soulevés par « la diversité des langues philosophiques » que le texte emploie. À ce titre, vous citez, par exemple, l'utilisation du terme « Idée » par Deleuze, lequel se trouve tantôt dans des contextes qui renvoient à son acceptation platonicienne ou kantienne, tantôt là où il s'agit de l'acceptation particulière (empruntée autant à Leibniz qu'au structuralisme) que Deleuze lui-même donne à ce concept. Or, malgré le fait que dans les traductions en langue anglaise de Platon, *eidōs* se traduit en règle générale par le mot

*Form* et non pas par *Idea*, vous avez choisi de traduire le mot « Idée » par *Idea* même lorsqu'il s'agit d'une référence au système platonicien en sorte d'assurer une continuité avec l'emploi de ce concept par Deleuze. Pourriez-vous nous en dire plus sur le primat que vous avez accordé à la « cohérence » de la terminologie employée dans votre traduction ? De même, pourriez-vous nous donner d'autres exemples-type de problèmes relatifs au fait que la traduction des textes de la tradition philosophique en anglais ne « correspond » pas toujours à la terminologie adoptée par les traductions françaises ? Il semblerait bien à cet égard que tout traducteur d'un texte philosophique – où des renvois à l'histoire de la philosophie sont inéluctables – se trouve nécessairement confronté à des questions soulevées par *l'histoire de la traduction* de l'histoire de la philosophie.

Paul Patton : Vous avez tout à fait raison d'indiquer la manière dont la traduction d'un livre tel que *Différence et Répétition* se trouve impliquée dans l'histoire de la traduction des œuvres philosophiques. Les différences entre la philosophie platonicienne en langue anglaise et française en sont un bon exemple : la traduction du Grec *eidos* par *Form* rompt le lien direct avec les Idées transcendantales de Kant, qui se réfère à Platon dans le texte de la *Critique de la raison pure*. Étant donné l'usage que fait Deleuze du concept kantien dans le chapitre IV, il m'a semblé essentiel de maintenir la continuité de ses concepts et de ne pas suivre la traduction anglaise officielle de Platon. De même, j'avais du mal à rapprocher la fin du *Sophiste* dans sa version anglaise avec le commentaire qu'en fait Deleuze. Les différences entre les traductions anglaises et françaises des textes allemands m'ont posé aussi un certain nombre de problèmes de ce genre. Par exemple, tandis que le vocabulaire créé en anglais pour rendre le texte de Freud utilise le terme technique *ego*, en français, on dit simplement *moi*. Suivre ainsi la traduction officielle de Freud rompt le lien avec l'histoire des concepts philosophiques du *moi*, ce qui n'est pas le cas dans le texte de Deleuze. Dans un tout autre champ, Deleuze utilise le mot *multiplicité* en se référant au concept

mathématique de Riemann de *Mannigfaltiges* ou de *Mannigfaltigkeit*. Or la traduction anglaise de Riemann n'est pas *multiplicity* mais *manifold* (ce même mot traduit aussi ce terme allemand, utilisé dans un tout autre sens, dans le texte du *Kritik der reinen Vernunft*). Donc, à force de maintenir systématiquement la traduction évidente de *multiplicité* par *multiplicity*, on perd la continuité avec la traduction officielle du mot allemand.

**Louise Burchill** : Deleuze attribue une énorme importance à la syntaxe, au titre de ce qu'elle est « tendue vers le mouvement du concept » du côté de la philosophie et de ce qui « fait bouger la langue » du côté de la littérature. A ce dernier égard, par ailleurs, Deleuze livre, en plusieurs endroits de son œuvre (notamment, dans le chapitre de *Dialogues* intitulé « De la supériorité de la littérature anglo-américaine ») un véritable éloge de la littérature anglo-américaine, en soulignant la manière dont les romanciers de langue anglaise – à l'encontre de leurs homologues français – montrent, de par leur style tissé de « lignes intensives de syntaxe », d'une logique du ET, et de la conjonction des flux, etc., ce qu'il appelle « une vocation pour aborder les multiplicités ». Est-ce que la syntaxe du texte deleuzien vous a posé des problèmes particuliers de traduction ? Et, considération faite des propos de Deleuze sur le style, la syntaxe, et le rapport différentiel des langues anglaise et française au devenir, est-ce que vous croyez que l'on pourrait se baser, en quelque sorte, sur ces propos pour orienter la traduction de Deleuze en anglais ?

**Paul Patton** : Je ne suis pas sûr que ces remarques de Deleuze à propos de l'importance de la syntaxe puissent être rapportées au texte de *Différence et Répétition*. Celui-ci était sa thèse principale pour le Doctorat d'État et, bien que fortement original par certains aspects, son écriture suit un style universitaire assez traditionnel. Deleuze le dit lui-même dans sa « Lettre à un critique sévère » où il qualifie ce texte, ainsi que *Logique du sens*, de « lourd », et rajoute que les deux sont « encore plein[s] d'un appareil universitaire » (*Pourparlers*,

p. 16). Il est vrai que l'ambition de Deleuze en ce qui concerne le style en philosophie est liée au mouvement des concepts, mais comme il le remarque à plusieurs reprises, il faut y arriver. Il y a une grande différence entre décrire une telle manière de penser et exercer effectivement la pensée de cette façon-là (*Dialogues*, p. 23). Il en reste sans doute des différences entre le style universitaire adopté par Deleuze et les styles courants dans le monde universitaire anglophone, mais je les concevrais plutôt comme des différences d'idiomes que des différences globales entre le français et l'anglais. Ceci explique les différences importantes dans le style et le choix des mots chez les traducteurs de Deleuze. La traduction se fait toujours entre idiomes, ce que le texte de *Deux régimes de fous* obscurcit lorsque celui-ci désigne les éditions en langue anglaise des œuvres de Deleuze comme des « éditions américaines », bien que les traductions fussent faites par des Anglais ou des Australiens aussi souvent que par des Américains.

**Louise Burchill** : En ce qui concerne les concepts qui vous ont posé des problèmes de traduction, vous citez surtout le réseau sémantique de « fond », « fonder », « fondation », et « fondement », auquel s'ajoutent les concepts apparentés créés par Deleuze lui-même de « sans-fond » et « effondement ». Comme vous le remarquez dans votre préface, la traduction en anglais des termes « fonder » et « fondement » peut se faire soit par les mots apparentés (d'origine latine) *to found* et *foundation*, soit par les mots *to ground* et *ground* (d'origine germanique). Or, ces deux concepts en français se rapportent, bien entendu, au concept, riche d'héritage philosophique, de *Grund*, lequel est habituellement traduit en anglais par *ground*. Pour cette raison, vous avez choisi d'utiliser *ground* et *to ground* comme traductions de « fondement » et « fonder », tout en vous servant au même moment de *groundless* pour rendre le concept créé par Deleuze de « sans-fond » (dont le rapport à *Ungrund* est rendu explicite dans *Différence et Répétition*) et celui de *ungrounding* pour « effondement ». Par contre, vous avez employé *foundation* pour traduire « fondation » en sorte de marquer la distinction entre ce dernier concept et celui de

« fondement ». Ce faisant, vous avez néanmoins choisi de vous servir également du mot *ground* pour rendre « fond », en expliquant ce choix par la nécessité de distinguer ce concept de celui de « profondeur » (rendu en anglais par *depth*, lequel aurait pu, sinon, être employé pour rendre « fond »). Or, comme vous le savez, je me suis également trouvée devant ce problème de comment traduire tout ce réseau de termes qui se rapportent à « fond » lorsque j'ai traduit le livre d'Alain Badiou sur Deleuze. Comme vous-même, j'étais convaincue que le mot « fondement » devait se traduire par *ground*, en tant que cette traduction se voit plus ou moins imposée par la tradition. Mais, il me semblait que la traduction de « fond » par le même mot (*ground*) s'avérait problématique, en ce que toute la distinction entre ce terme et celui de « fondement », telle qu'elle est marquée dans le texte de Deleuze, est ainsi perdue pour les lecteurs de langue anglaise. Cela dit, constater le problème est plus simple que de le résoudre, car le mot *ground* semble bien s'imposer comme le seul acceptable en anglais pour rendre « fond ». À cet égard, la seule solution que j'ai pu proposer était d'insérer le mot « fond » entre parenthèses, tout en le traduisant, faute de mieux, par *ground*. La question que j'aimerais vous poser alors, c'est si vous pourriez indiquer si vous voyez d'autres solutions, maintenant, à ce problème de traduction, bien redoutable pour quiconque s'attaque à des « questions de fond ».

Paul Patton : Effectivement, cette série de termes m'a posé les problèmes parmi les plus difficiles dans la traduction de *Différence et Répétition*. D'une part, comme nous l'avons déjà dit, le traducteur est contraint par l'histoire de la traduction philosophique – dans ce cas, l'usage du mot anglais *ground* pour traduire l'allemand *Grund* – tandis que, d'autre part, on aurait préféré garder les résonances du réseau de termes autour du mot *fond*, ainsi que les distinctions qu'introduit Deleuze entre « fond », « fondement » et « fondation ». Je n'ai pas d'autre solution aujourd'hui à ce problème que celui que j'avais adopté à l'époque, sauf peut-être à accepter qu'il aurait fallu ajouter les mots français entre parenthèses comme vous l'avez

proposé. De toute façon, il me semble que ce problème montre bien à quel point la traduction n'est pas une science apodictique. Le traducteur est obligé de choisir et le choix implique toujours une transformation du texte original aussi bien que sa traduction. Sur ce point, je suis d'accord avec la formule de Derrida dans *Force de loi* lorsqu'il décrit la traduction comme un compromis toujours possible, mais toujours imparfait, entre deux idiomes.

